L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 3 mars 1910.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	64	16
Midi.....	72	20
3 P. M.....	72	20
6 P. M.....	74	21

Bourses qui s'ouvrent, or qui en tombe.

Jamais autant que de nos jours, semble-t-il, la générosité ne s'est exercée avec une telle allure ; jamais la philanthropie ne lui a-t-elle inspiré un aussi sympathique intérêt : les hauts barons de la finance, les millionnaires lui donnent avec un bel entrain et paraissent mettre de l'amour-propre à arriver bons premiers dans le steeple-chase où les voilà engagés, Rockefeller, Carnegie et autres.

Allez-y ! Messieurs, qu'aucune délicatesse ne vienne gêner vos mouvements ; et le monde qui ne suit pas d'un œil indifférent les péripéties de cette course au clocher, ne vous marchandera pas ses encouragements ni ses applaudissements.

N'est-ce pas hier ? qu'au Sénat des Etats Unis, un projet de loi se proposait pourvoyant à l'exécution d'un plan qu'a conçu M. John D. Rockefeller de fonder en Chine une Institution dont le caractère sera bienfaisant, mais dont la fonction sera multiple et visera à l'amélioration des conditions d'existence des sujets du vaste empire de l'Asie.

Le projet de loi, après avoir subi sa lecture obligée devant l'assemblée, a été soumis à la considération du comité judiciaire qui, lui, étudiera la question avec toute l'attention voulue, s'enquierra des besoins les plus urgents des populations de là-bas, et avisera aux moyens les meilleurs d'utiliser la somme que donne M. Rockefeller, cinquante-deux millions de dollars, pour commencer.

La fortune, nous le disions ici hier, procure des jouissances intimes de l'ordre le plus élevé, mais elle est aussi le véhicule qui mène à l'immortalité, la clef qui en ouvre les portes.

Peut-être se trouvera-t-il des gens qui regretteront que les regards du richissime Américain ne se soient pas tournés de leur côté, plutôt que du côté de la Chine, comme il s'en trouve qui auraient préféré voir M. Delgado semer ses cent-cinquante mille dollars en terre plus voisine de la leur, en d'autres mots de le voir doter la partie supérieure de la ville du Musée d'Art qu'il a préféré placer à l'entrée du Parc de Ville ; mais il est d'autres gens qui ont une conception plus large des choses et qui ne se croyent pas toujours volés de ce qui ne leur est pas donné.

M. Rockefeller prendra rang, assurément, parmi les plus grands bienfaiteurs de l'humanité ; les millions qu'il lui donne ne se compteront bientôt plus ; ils ont dépassé le chiffre de cent douze et demi.

Une mystérieuse affaire.

Notre vie est bien affairée, dit Jean Frollo, et nos premières préoccupations vont, naturellement, au présent. Mais il est, dans le passé, un certain nombre d'irritantes énigmes qui n'ont pas lassé notre curiosité, parce que le romanesque exerce sur nous un irrésistible attrait. Elles redeviennent soudain d'"actualité", par une explication nouvelle qui en est proposée. Voici précisément, qu'on nous offre la clef d'un de ces mystères historiques, et non des moins troublants,—l'affaire Gaspard Hauser.

Combien de discussions elle a provoquées, déjà, que de solutions diverses ont été indiquées pour ce problème ! Mais c'est que, en vérité, cette histoire a tous les caractères de l'extraordinaire, et elle se présente comme l'une des plus passionnantes qui soient. Elle est aussi fameuse que celle du Masque de fer et que celle des vrais et faux Louis XVII.

Tout le monde la connait, dans ses grandes lignes. Le 26 mai 1828, un habitant de Nuremberg, Weichmann, rencontra, se traînant le long des maisons, un jeune homme qui paraissait avoir de seize à dix-sept ans, misérablement vêtu. Weichmann fut frappé de ce qu'il présentait d'étrange. "Qu'avez vous ? lui dit-il, souffrez vous ?" L'autre ne répondit que par des mots inintelligibles.

Weichmann le conduisit au bureau de police. On ne put rien tirer de lui, mais l'on constata des particularités singulières : ce jeune homme ne pouvait pas se tenir debout, la lumière l'effarait, tout semblait être nouveau pour lui, il n'avait pas les notions élémentaires de vision et de perception des objets. Une bougie allumée se trouvait sur la table : il la toucha et se brûla les doigts. C'était une manière de sauvage.

On trouva sur lui, en le fouillant, une lettre, visiblement écrite pour achever de dérouter sur son compte, adressée à un capitaine recruteur. Un prétendu journalier, se disant à bout de ressources, disait qu'il était forcé d'abandonner cet adolescent, nommé Gaspard Hauser : le capitaine pourrait peut-être faire de lui un soldat.

Le capitaine von Wessenich s'étonna que ce correspondant inconnu se fût adressé à lui. Au demeurant, il interrogea vainement, lui aussi, Gaspard Hauser, puisque tel était le nom, évidemment imaginé, que portait ce malheureux. Il fallut reconnaître qu'il ne savait pas parler ou que, du moins, il n'avait à sa disposition qu'un nombre très restreint de mots, dont celui de "paille". On hospitalisa cet être primitif à la prison, où il se jeta sur les aliments qu'on lui servit, à la manière d'un animal. Il avait tout à apprendre, même les gestes les plus simples.

L'opinion s'émut. On fit partout des recherches pour savoir d'où il venait : elles furent infructueuses, malgré la publicité qu'on donna, dans toute l'Allemagne, au signalement de ce bizarre individu, qui semblait avoir vécu dans l'abandon.

Cependant la ville de Nuremberg l'adopta et le fit instruire par le maître d'école Daumer ; Gaspard Hauser fit de rapides progrès. Son intelligence n'était pas atteinte ; elle ne s'était pas encore éveillée.

Il put, bientôt, raconter que, jusqu'au moment où il avait été jeté dans la rue il avait été enfermé dans une sorte de cachot, trop bas pour qu'il se tînt debout. On lui jetait sa nourriture par un soupirail. Un homme apparaissait parfois qui, un jour, lui apporta un jouet, un cheval de bois.

L'aventure de Gaspard Hauser excita un intérêt considérable. Un riche Anglais, lord Stanhope, se donna la mission de découvrir son origine. De tous côtés on venait voir ce jeune homme, qu'on avait tiré de sa torpeur physique et intellectuelle, comme un ressuscité.

Or, en 1829, Gaspard Hauser, ser, appelé, désormais, à une vie normale, fut frappé d'un coup de couteau par un inconnu. Quatre ans plus tard, un autre inconnu l'abordait dans la rue, le convialt à le suivre dans un jardin public, alors désert, sous le prétexte de lui révéler des choses de la dernière importance. Il lui tendait en effet un portefeuille pour détourner son attention — et le poignardait. Gaspard Hauser, atteint au foie, mourait après une agonie de quatre jours.

Qui était-il ? Qui avait intérêt à le tuer, après l'avoir d'abord séquestré ?

C'est là la question qui a exercé la sagacité de tant de chercheurs. Parmi tant d'hypothèses, M. le comte Fleury en poursuivit une, avec toutes les apparences de la vraisemblance bien qu'un drame compliqué et surprenant s'évoquât.

Le mystérieux Gaspard Hauser aurait été le fils, né en 1812, de la grande-duchesse Stéphanie de Bade, née de Beauharnais, cousine de l'impératrice Joséphine, et du grand-duc Charles. L'enfant aurait été enlevé par un prince de la famille régnante, le margrave Louis, intéressé à la suppression de cet héritier qui le séparait du trône. On fit croire à la grande-duchesse Stéphanie que son fils était mort, quelques heures après sa naissance. Mais pourquoi, puisque le margrave Louis était décidé à un crime, cet enfant ne fut-il pas tué ? C'est que la comtesse Hochberg, sa maîtresse, le sauva, voulant avoir une arme redoutable contre le margrave, s'il l'abandonnait. Le margrave apprit tardivement que sa victime avait survécu, et il fit assassiner Gaspard Hauser. Dans cette version, appuyée sur des commencements de preuves, au moins, aucun élément tragique ne manque.

Celle que donne M. de Wyzewa est beaucoup plus simple. Gaspard Hauser n'aurait été qu'un simulateur, un déséquilibré, un hystérique, s'entêtant dans un mensonge. Cette explication se base sur les mille contradictions des récits du jeune homme, étudié d'après la science d'aujourd'hui, soumis à cette enquête médico-légale rétrospective. Il n'aurait point été assassiné ; il se serait tué lui même, en croyant ne se faire qu'une légère blessure, afin de réveiller l'attention autour de lui ; c'est bien dans la marche, dans le développement d'un mensonge hystérique.

Voilà qui, sans doute, est moins merveilleux et qui est même plausible. Mais pour que cette autre hypothèse fût admise par tous, il eût fallu trouver le vrai nom de Gaspard Hauser. Or, nous ne l'avons pas encore.

La vraie solution, on assure qu'un grand-duc de Russie l'a déposée aux archives de Nuremberg, sous un pli cacheté — mais qui ne doit être ouvert que dans cinquante ans.

C'est un délai bien long. Mais le seul fait de cette communication atteste que la mystérieuse affaire Gaspard Hauser n'est pas finie.

MORT D'UN ORIGINAL.

A Minsk, en Russie, un original vient de mourir dans des circonstances singulières.

Il s'appelait Livoff et vivait dans une grande maison, seul avec sa gouvernante et un ours de taille gigantesque.

Tous trois de compagnie s'adonnaient fortement à l'eau-de-vie, et cela depuis bien des années, lorsque, il y a quelques jours, Livoff se prit de querelle avec son ours. Ils se battirent au milieu d'effroyables hurlements. L'homme réussit à étrangler la bête féroce, mais fut déchiré de telle façon qu'il succomba le lendemain à ses blessures.

Livoff laisse une fortune de deux millions de roubles. On ne lui connait pas d'héritiers.

Détail curieux Livoff parlait le français et chantait sans cesse dans cette langue les chansons à boire de Désaugiers.

Une expérience amusante.

Les yeux bandés, placez-vous devant l'obélisque de la place de la Concorde et essayez de marcher droit devant vous dans l'avenue des Champs-Elysées (choisissez pour cela une heure où il n'y ait pas de voitures). Au bout de quelques minutes de marche hésitante, vous vous trouverez Cours la Reine ou encore rue Royale. Sur cent personnes soumises à cette expérience, quatre-vingt-dix éprouveront cette surprise, dix seulement prendront le chemin qui s'ouvre en face d'elles. Cette erreur provient uniquement du fait que les jambes de l'homme ont rarement une longueur égale : trente-cinq fois sur cent la jambe droite est un peu plus longue et cinquante fois c'est la gauche. L'expérience est facile à faire. Et si vous n'en croyez rien essayez vous mêmes. Mais gare aux autobus !

LES EPAVES

Nous parlions dernièrement du Gulf Stream. A ce sujet on a constaté qu'une épave, la "Fannie Wolston a de 1889 à 1894 fait un trajet de plus de dix mille kilomètres dans l'Atlantique. Et son voyage n'est pas encore fini: Elle a été rencontrée 48 fois par des navires qui ont noté soigneusement le point où elle se trouvait. Ces épaves constituent un danger pour la navigation : de nuit un vaisseau peut les rencontrer et se faire des avaries sérieuses, les épaves flottantes étant généralement fort solides et ne flottant que parce qu'elles sont remplies de bois.

Mangez-vous de l'ail ?

Si oui, évitez de boire de l'alcool après le repas sous peine d'accentuer dans des proportions fâcheuses le parfum (!) que laisse derrière lui ce condiment. Au contraire mangez du persil, prenez une pomme au dessert, buvez du café très chaud ou de la tisane d'anis, mâchez de la racine d'iris ou quelques tablettes de cachou. Le résultat est surprenant.

La plus petite maison de Paris

Elle est située rue du Château-d'Eau, 29. Elle n'a guère que 5 mètres de hauteur sur moins d'un mètre de largeur et environ 3 de profondeur, et se compose d'un rez-de-chaussée occupé par la boutique d'un savetier et d'un étage où il est douteux qu'un lit puisse trouver place. Le cordonnier qui y demeurait et auquel le terrain appartenait refuse de le vendre à son voisin qui voulait construire un immeuble à côté et lui offrait un prix jugé insuffisant. La maison d'à côté fut donc construite et enclave le petit terrain devenu inutilisable.

Le colonel Roosevelt quitte Mongolia.

Khartoum, Soudan, 3 mars—Le colonel Roosevelt et les membres de son expédition ont quitté Mongolia, ce matin, pour le lac No, où ils s'arrêteront deux ou trois jours. Les voyageurs sont attendus le 17 mars à Khartoum.

—Naples, 3 mars—Mme Roosevelt et sa fille Ethel en rentrant ce matin d'une excursion à Capri ont trouvé à leur hôtel une dépêche du colonel Roosevelt leur annonçant qu'il n'avait fait aucun changement dans ses projets. M. Roosevelt espère arriver à Naples dans les premier jours d'avril. Il se rendra ensuite à Rome où il aura une entrevue avec le roi d'Italie et avec le Souverain Pontife.

En quittant Rome l'ex président se rendra directement à Paris où il est attendu le 15 avril.

Mort du colonel Bullitt.

Baltimore, 3 mars.— Le colonel Thomas Bullitt, un avocat distingué de Louisville, Ky, est mort à un hôpital d'ici aujourd'hui, d'une attaque d'apoplexie dont il fut atteint sur un char urbain il y a une semaine.

Thomas W. Bullitt appartenait à une des premières familles du Kentucky et il était lui-même mis au rang des citoyens les plus marquants de Louisville. Il s'était enrôlé dans l'armée Confédérée et sa conduite fut hautement louée par le Gén. John H. Morgan et le Gén. Basil W. Duke sous lesquels il fit du service.

Le Col. Bullitt fut élevé au Center College de Danville, Ky., en même temps que le Col. W. C. P. Breckenridge, le Col. J. C. S. Blackburn, le Sénateur James B. McCreary et d'autres. Il était membre du barreau de Louisville et exerça pendant quarante ans sa profession qui fut très lucrative.

Bûcheron dévoré par des loups.

Springfield, Mo., 3 mars — James Smith, un bûcheron qui travaillait dans un bois, près du village d'Ally, a été dévoré par une bande de loups hier après-midi, non sans avoir lutté désespérément contre les fauves.

Smith travaillait seul en attendant son frère qui avait été faire une course au village.

A son retour ce dernier après avoir appelé en vain sans obtenir de réponse, commença des recherches, et ne tarda pas à découvrir dans une clairière quelques ossements rongés et des débris de vêtements qu'il reconnut être ceux de son frère.

Cinq cadavres de loups gisant près des ossements et de nombreuses cartouches vides, indiquaient que Smith avait chèrement vendu sa vie, avant de succomber sous le nombre.

Une lettre du Ministre des Affaires Etrangères de France.

La lettre qu'on lira ci-dessous et qu'a reçue hier le Consul de France de notre ville, confirme ce que nous disions il y a peu de jours au sujet des travaux d'assainissement auxquels le gouvernement s'est livré pour mettre la ville de Paris à l'abri de tout danger d'épidémie.

Jamais l'état sanitaire de la Capitale n'a été meilleur ; et avant longtemps il ne restera de l'inondation récente, qui d'ailleurs n'avait atteint que quelques quartiers de la ville, qu'un souvenir qui, s'il rappelle de regrettables incidents, rappellera aussi les superbes efforts, les héroïques élans du peuple parisien.

Paris sort entier de l'épreuve qu'il vient de traverser, et aux étrangers qui l'iront visiter cette année, il apparaîtra dans tout son éclat, dans toute son incomparable splendeur.

République Française,

Paris, le 11 Février 1910.

Le Ministre des Affaires Etrangères à Monsieur Dejoux, Consul de France, à la Nouvelle-Orléans.

En raison des bruits répandus sur les conditions d'existence et les dangers d'épidémie qui résultent des récentes inondations survenues à Paris et dans sa banlieue, des étrangers pourraient décider d'ajourner leur visite ou même renoncer à leur projet de se rendre dans notre capitale.

Or, quelque graves qu'aient été les désastres subis, la situation, grâce aux efforts de tous, redevient normale. La ville a repris sa physionomie habituelle et les inondations n'ont eu aucune répercussion appréciable ni durable sur les prix des denrées, la facilité des communications et le confort de la vie.

Au point de vue de l'hygiène, les mesures les plus rigoureuses ont été prises dès le début par l'Administration et les particuliers, si bien que tout danger d'épidémie a été écarté et qu'il ne peut subsister aucun foyer d'infection.

D'après les statistiques publiées au Journal Officiel, la mortalité a été, la semaine dernière, pour la ville de Paris, inférieure à la moyenne ordinaire de cette saison et le nombre des cas de fièvre typhoïde constatés est également inférieur à la moyenne.

Dans ces conditions, je vous prie d'employer tous les moyens à votre disposition pour dissiper les bruits inexacts qui seraient mis en circulation pour empêcher Paris de recevoir les étrangers qui ont coutume d'y venir séjourner en cette saison.

La Chambre de Commerce de Paris adresse de son côté à toutes les chambres de commerce françaises, à l'étranger, une communication dans le même sens.

Signé, S. PICHON.

THEATRES.

ORPHEUM.

Les artistes qui exécutent le programme de vaudevil e de l'Orpheum, se font applaudir par des parterres bien garnis, en matinée comme le soir.

Au programme qui sera inauguré lundi sont inscrites des nouveautés qui intéresseront les habitués du théâtre de la rue St. Charles.

TULANE.

Le succès de l'excellente troupe qui joue "The Thief" au Tulane s'accentue à chaque représentation.

En matinée demain.

CRESCENT.

"Forty five minutes from Broadway", la ravi-sante comédie de George Cohan, a été jouée deux fois hier au Crescent, devant des salles combles.

Une derniére matinée sera donnée samedi.

Edition Hebdomadaire de l'"Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12.Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

[103] Commencé le 29 Octobre 1909

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

CHARLES MEROUVEL

QUATRIEME PARTIE

VIE PERDUE !

VIII

VOX POPULI !

(*Suite.*)

C'était Me Tabareau, porteur d'une serviette bourrée de papiers.

Le joyeux notaire d'Orvilliers-le Grand s'approcha du bosen.

—Eh ! mon cher, dit-il joyialement, je viens de chez vous. Personne ni dedans, ni dehors.... Portes closes ! Votre maître n'est pas au pays ?

—Non, monsieur.

—Reviendra-t-il d'ici à quelques jours ?

—C'est probable. Vous savez que le mariage est pour samedi ?

— Parfaitement et la vente pour dimanche. La noce ne devait pas avoir lieu si tôt. Pourquoi donc en a-t-il avancé la date ?

—Je ne sais pas ! Vous lui demanderez la raison, vous, maître Tabareau, qui êtes si bien avec lui.

—On est toujours bien avec ses clients, Crépinet. Vous n'allez pas remonter à votre perchoir de la Hibouttière ?

Le notaire prononça ce nom là avec une nuance d'hostilité.

—S'il le faut.... dit complaisamment le bosen.

—Oui, pour mon cahier de charges, mais pas tout de suite. J'ai faim, je vais manger un morceau en compagnie de M. Tavernier.

—Il est donc là?

—Oui.

—Avec sa voiture?

—Oui.

—Une jolie bête qu'il s'est payée ! Il aurait pu attendre quelques jours.

—Pourquoi ?

—Il aurait pris Bayadère. Le patron ne l'emmènera pas à Paris.

—Une brave jument, mais trop vite pour un médecin ! C'est bon pour un casse-cou.

Au même instant, Paul Tavernier parut au seuil de la petite salle et adressa au notaire un signe qui voulait dire :

—Venez-vous?

Dans la foule des clients de la grande pièce, l'arrivée du Parisien avait produit un certain effet de curiosité.

—Le nouveau médecin d'Orvilliers !

La plupart des buveurs se mirent à parler de lui.

—Un beau garçon !

—Bâti comme il faut, jeune, hardi, bien découplé, souriant.

—Est-ce qu'il n'était pas l'ami de ton maître, Traine-les-Quilles ? demanda un des passeurs du bac.

—Oui.

—Ah ! fit le passeur avec une mine équivoque.

—Mais, se hâta d'ajouter le boiteux, depuis quelque temps il y avait de la brouille entre eux.

—Depuis quand ?

—Depuis l'affaire du bâteau, à ce qu'il me semble !

—Il est donc docteur, ce garçon-là ?

—Il est bien autre chose, avocat, peintre.... Au besoin, il vous montrerait l'escrime, la savate ! Il monte à cheval comme un jockey, à bicyclette comme un clown. Il sait tout faire.

—Et riche ?...

—Dix belles mille livres de rentes pour lui tout seul.

—C'est assez coquet à palper. Et il est venu de Paris ?

—Il n'y a pas longtemps.

—Il s'installe à Orvilliers pour faire de la médecine ?

—Parfaitement.

—Et tu dis qu'il était l'ami de ton maître ?

—Il le paraissait du moins !

Le passeur était un de ces malins de campagne qui cherchent volontiers la petite bête et aiment assez à se donner des aires de prophètes.

Il ricana dans sa barbe en disant :

—Il y a quelque chose là dessous.

—Quoi donc ?

—Pas difficile à deviner.

—Si vous le savez, dites-le.

—Il y a que ton docteur est un finaud qui s'est dit qu'il y aurait une bonne et belle poulette à dénicher dans le pays, maintenant que son ami a eu la bêtise de la lâcher et qu'il ne serait pas mauvais de prendre de l'avance !

Le passeur haussa ses larges épaules et conclut :

—Vous n'avez pas deviné le truc, vous autres ! Eh bien ! vrai, vous êtes donc bouchés comme des fioles !

L'idée fit du chemin en peu de temps.

Crépinet en fut frappé comme les autres.

L'aîné des gardes opina :

—Il pourrait bien avoir raison, le passeux ! Le morceau aura pu le tenter.

Le cadet ajouta :

—Il faudrait tout de même que mademoiselle Suzanne s'y prête et je croirais assez que ça n'irait pas tout seul. Son premier mariage n'est pour la presser de recommencer.

Mais la graine était semée.

Elle devait germer rapidement.

D'ailleurs, ce n'était pas la première fois qu'elle était mise en terre.

La brusque arrivée du jeune et brillant docteur Tavernier qu'on connaissait déjà, avait fait naître cette idée dans plus d'une imagination d'Orvilliers et des environs.

Ailleurs le docteur Bernay, qui jouissait de l'estime universelle, ne cachait pas sa sympathie pour lui et le patronnait publiquement.

Lorsque Louise, l'ancienne femme de chambre de Suzanne, passa entre les rangées de tables pour faire la collecte des consommations, la plupart des clients la tirèrent par sa manche ou par ses jupes pour lui demander à l'oreille :

—Est-ce vrai qu'il est question d'un mariage entre le docteur d'Orvilliers....

—M. Tavernier ?

—..et mademoiselle Suzanne?

Elle répondait en riant :

—Ma foi, on en parle, mais je n'en sais rien.

Elle ajoutait en s'en allant d'une table à l'autre.

—Dans tous les cas ça m'étonnerait ou ce ne serait pas pour tout de suite.

Le jeudi suivant, lorsque Georges Dufresne arriva le soir à sa maison de l'Orfrasière sans avoir prévenu personne, Crépinet, en lui servant un maigre dîner dans la petite salle à manger mal éclairée par deux bougies, lui dit avec une malicieuse indifférence, comme s'il se fût agi d'une nouvelle sans intérêt, incapable de le toucher :

— Vous savez le bruit qui court ?....

—Quel bruit ?

—Que M. Tavernier se marierait prochainement.

—Lui.

—Pourquoi pas ? Vous vous mariez bien, vous ? C'est toujours samedi, la noce ?

—Oui.

Les quelques paroles de Crépinet avaient produit sur le visage de son maître un bouleversement incroyable.

Ses traits s'étaient convulsés.

Il garda le silence un instant, incapable de prononcer une parole sans s'emporter.

Enfin, il parvint à recouvrer une apparence de calme.

Et alors il demanda :

—Ce n'est pas possible, ce que tu viens de me dire ?

—Tout le monde en parle.

—Qui ça tout le monde ?

—Tous ceux que je rencontre. Du reste, il y a un fait certain.

—Lequel ?

—C'est que mademoiselle Suzanne ou votre dame — comme vous voudrez—est au mieux avec M. Tavernier. D'abord, elle lui a donné sa maison d'Orvilliers, toute meublée, vous savez bien, la maison de la présidente.

—Donnée ou louée ?

—Donnée.... Ça n'est pas caché.... Madame n'a pas besoin de tirer de l'argent de cette mesure-là. Elle est assez riche.

—C'est bon.... Ensuite ?

—Ils se voient souvent, ils voisinent !.... Ils vont l'un chez l'autre sans se gêner.... Tous les voisins le savent....

—C'est bon ! répéta brusquement Dufresne. Qu'est-ce que ça me fait tes petins !

—Ce ne sont pas les miens mais ceux du pays !

Crépinet au moment de quitter la maison, son service fait, dit doucement :

—Monsieur pense à sa petite dette ?

—Quelle dette ?

—Mes douze mille.....

—Ah ! oui. Certainement je n'oublie pas. Tu peux être tranquille.... Va-t-en. Tu feras ton ménage demain, de bonne heure, quand je serai parti.....

—Monsieur ne reste pas plus longtemps ?

—Non.

—Monsieur ne reviendra pas avant son nouveau mariage ?